

Sommaire:—Douleur amère, Poésie Canadienne.—FEUILLETON, André Lambert.
—OUI et NON au sujet des ultramontains et des Gallicans, par Timon.—L'Orégon, les Californies et la Mer-Vermeille.—Courrier de Paris.—Les amoureux de la Reine.—La Veuve Malade.—Histoire de la Semaine.—Variétés.

POÉSIE CANADIENNE.

Douleur amère.

A MON AMI.

Dans ce monde d'un jour où tout fuit et s'efface,
Où l'homme, quelqu'il soit, ne laisse pas de trace,
Comme l'éclair qui brille et disparaît soudain ;
Dans ce triste séjour où le riche superbe
Sans pitié se détourne et foule comme l'herbe
Son frère abandonné qui demande du pain ;
Où tout jusqu'à l'amour, ce sentiment sublime,
Se transforme en poison entre les mains du crime ;
Cher ami, croisais-tu qu'une secrète horreur,
Qu'un extrême dégoût s'empare de mon cœur,
Et que, las de porter le fardeau de la vie,
Las d'avaler le fiel dont ma coupe est remplie,
J'attends, sans murmurer, le moment fortuné
De rendre au Créateur ce qu'il m'avait donné.
Quelquefois mon regard, ennuyé de la terre,
S'élance vers le ciel, vers cet autre hémisphère,
Séjour pur, éternel d'un éternel repos,
Où l'un ne connaît plus la douleur ni les maux ;
Et, rompant tout-à-coup sa barrière charnelle,
Mon âme, feu divin, pure et vive étincelle,
Qui réchauffe ce corps de matière pétri,
Vers un monde inconnu, sans toit et sans abri,
S'élève et plane autour des célestes demeures
Où l'on ne compte plus ni les jours ni les heures,
Où du soleil divin les rayons inérés
Brilleront à jamais sous les parvis sacrés ;
Et volant sans effort dans les champs du possible,
Audela des confins de l'univers visible,
Va chercher un bonheur ici-bas inconnu.
Du sublime sommet quand je suis descendu,
Quand ce temple de chair reclame sa captive,
Quand le temps a repris sa marche fugitive,
Et qu'au lieu de mon songe, au réveil écarté,
Je n'envisage plus que la réalité,
Une douleur sans nom vient fondre sur mon âme
Qui tantôt, d'un seul bond, sur ses ailes de flamme,
Avait franchi des cieux les rapides degrés !
Nul astre pour guider mes pas mal assurés ;
Nulle main protectrice à qui ma main se lie...
Je parcours inconnu le désert de la vie !
Enfant abandonné, sans fortune et sans nom,
Au milieu des éveils poussé par l'aquilon,
Mon vaisseau sans pilote et battu par l'orage,
Ira sombrer bien bas et bien loin du rivage !...

Naître, vivre, mourir, sans élever les yeux
Plus haut que le sillon du champ de ses aïeux,
Se mouvoir ignoré dans un coin de l'espace
Où la plus longue vie est un songe qui passe ;
Telle est pour la plupart des malheureux mortels
La destinée écrite aux décrets éternels.

Né sous le ciel d'azur de la Nouvelle-France,
Des songes de bonheur ont bercé mon enfance :
Un immense désir vainement comprimé
Chaque jour s'agrandit dans mon cœur enflammé,
Comme le flot captif qui bouillonne, terrible,
Si l'on met un obstacle à sa marche paisible !...

J'ai cherché le bonheur sous les lois de l'amour.
Heureuse illusion ! qui n'a duré qu'un jour...
Mon âme s'est fondue en un brûlant délire,
J'ai senti quelque chose impossible à redire
Quand l'objet de mes vœux, sensible à ma douleur,
Pour la première fois répondit à mon cœur ;
Et d'un bonheur lointain qui lentement s'avance,
En mots consolateurs, me permet l'espérance !
"Tendre fleur du printemps, que l'ange des amours
Te couvre de son aile et protège tes jours !
Bois toujours la rosée à l'abri du feuillage
Loin des bords balayés par les vents et l'orage...
Puisses-tu du bonheur, si rare sous les cieux,
Goûter et savourer les fruits délicieux !
Ah ! puisse, au dernier jour, puisse ta main chérie
Répandre quelques fleurs sur ma couche stérile !...
Qu'est-ce que je demande ?... Une larme, un soupir
Qui se mêle, en passant, à la voix du zéphir...
Un dernier mot d'adieu pour mon ombre effacée..."
Cher ami, je m'ignore et ma triste pensée
Pour exprimer ses vœux ne trouve plus de mots,
Comme un son qui s'envole et qui n'a plus d'échos !
Je veux parler aux cieux... ma prière trop lente
Sur ma lèvre glacée expire languissante.
Ma vie est sans espoir, ma douleur... sans pitié.
Ciel ! qu'ai-je dit ?... Pardonne, ô divin Amicé !
Pardonne au désespoir, pardonne à la faiblesse !
Oui... quelqu'un sur la terre a compris ma tristesse,
A souri de ma joie, a pleuré de mes pleurs
Et sur ma triste route a jeté quelques fleurs !
Tu comprends, cher ami, ce que mon cœur veut dire.
Comme un phare élevé sur lequel le navire
Guide sa course errante, au rivage orageux,
Ce souvenir chéri, monument précieux !
Sourit à mes regards et me fait croire encore
Aux rêves mensongers d'un bonheur que j'ignore !
Adieu, cher compagnon de mes plus heureux jours,
O toi dont la tendresse en applanit le cours !
Que Dieu veuille sur toi ! que son ange te suive
Jusqu'aux bords redoutés de l'éternelle rive !...
Encore, encore adieu ! j'ai dépassé le but ;
Je m'assieds, je me tais, je dépose mon luth.

OSCAR.

Montréal, 16 juin 1845.

FEUILLETON.

André Lambert.

Avant la révolution de 1789, on donnait le nom de BAZOIS à une partie du Nivernais, comprise aujourd'hui dans le département de la Nièvre. C'est une contrée dont l'aspect est singulièrement calme et porte à la mélancolie. A perte de vue s'étendent de vertes prairies, coupées de haies vives ; des futaies séculaires, des étangs silencieux sur les eaux immobiles desquels viennent s'étendre les larges feuilles et s'épanouir les blanches fleurs du nénuphar. De rares villages sont disséminés et comme perdus au milieu des pâturages. Entre les clôtures verdoyantes serpentent de frais sentiers qu'embaument les parfums des fleurs des champs. Parfois, les haies s'élèvent à dix ou douze pieds et, se rejoignant au-dessus de la traverse, forment une voûte de verdure ; aux bords du chemin on voit sourdre et l'on entend murmurer les fraîches eaux d'un ruisseau qui court se perdre dans l'étang voisin.

Dans ce paysage dont le charme tranquille est un peu monotone, point d'accidens imprévus, point de ces grands et pittoresques spectacles de la nature ou de l'art qui frappent le voyageur. Les ondulations du terrain n'y forment que des collines dont les pentes prolongées se distinguent à peine de la plaine ; du sommet des plus élevées, le regard peut apercevoir au loin, flottantes dans les brumes de l'horizon, les lignes de la chaîne du Morvan. En se rapprochant de cette chaîne, le terrain devient plus accidenté, les collines sont plus abruptes, la plaine se creuse en vallons, la nature prend un caractère plus sévère et plus sauvage, l'atmosphère s'y épure. Car ces vertes et fraîches prairies du Bazois sont mortelles à l'homme. Ces étangs dont les eaux dormantes sont si belles dans leur inaltérable tranquillité, ces ruisseaux qui parcourent les pâturages en leur donnant la fraîcheur et la vie, répandent et entretiennent dans l'air une humidité perpétuelle ; la fièvre plane incessamment sur cette belle contrée, en saisit l'habitant presque au berceau, l'épuise hâtivement et le tue dans la force de l'âge. Sans doute, des travaux de dessèchement bien entendus, de larges coupures destinées à faire écouler les eaux stagnantes, dissiperaient ces vapeurs mortelles. Mais la routine opiniâtre se refuse à toute innovation ; sans souci des générations futures, le paysan fait comme faisait son père, aspire comme lui la mort avec la vie et transmet à ses fils le germe du mal héréditaire. Il faudrait d'ailleurs sacrifier peut-être le revenu de quelques années, et ce sacrifice, le paysan ne veut pas le faire, et s'il le voulait, le pourrait-il ? Le propriétaire lui remettrait-il quelques années de loyer, ou si le cultivateur est le possesseur de son champ a-t-il assez d'épargnes pour se priver du produit de son travail ?

La féodalité qui a pesé long-temps sur ces contrées y a laissé, dans le langage des habitants, des traces que le terrible effort de la révolution n'a pas complètement effacées ? Les termes du droit féodal vivent encore dans le Bazois. Le paysan dira : J'AI AMODIÉ UN DOMAINE, j'ai loué UNE ACCENSE ; ses meubles et son linge, c'est SON BUTIN, terme où l'on peut retrouver encore le souvenir éloigné de la conquête. De la révolution, il n'a guère retenu, là comme en beaucoup d'autres contrées en France, que le droit de devenir propriétaire ; il a renversé ses antiques demeures seigneuriales ; il a morcelé les champs de ses anciens maîtres, mais il est resté fidèle à ses vieux préjugés, à ses habitudes séculaires ; il recherche peu les moyens d'améliorer le sol qu'il cultive et traite son intelligence comme ses prés.

Dans cette partie du Nivernais on voyait encore, à la fin du siècle dernier, le château de Montpezat, antique résidence féodale, dont les tours sombres et massives, aux toits ni-